

LES RITUELS DE *DILEMBOU*, *NABASGA* ET *NAKOBO* AU BURKINA FASO, PROLEGOMENES A UN DEVELOPPEMENT INTEGRE A BASE COMMUNAUTAIRE.

Germain OUALLY

Université Norbert ZONGO, Burkina Faso

ouallyg@yahoo.fr

Résumé

La subtilité du concept de développement qui se matérialise par l'absence d'une définition consensuelle, traduit également les difficultés liées à la problématique des approches du développement surtout en Afrique. Cette situation est d'autant plus criarde qu'elle se traduit par un état de développement moins avancé d'une grande partie des pays du continent tant sur le plan économique que sur celui de la gouvernance vertueuse. Ce qui place la question au centre des préoccupations de plusieurs réflexions. Ainsi, les spécialistes du développement, tout en l'acceptant comme un processus endogène d'adaptation spécifique à chaque société, s'accordent sur ses trois dimensions constitutives que sont l'économique, le socioculturel et le politique. Cependant, la dimension socioculturelle qui place l'homme au centre des actions de changement est négligée sinon occultée lorsqu'il s'agit selon le dictionnaire spécialisé du développement de « combiner les changements mentaux et sociaux d'une communauté, pour la rendre apte à faire croître cumulativement et durablement son produit réel global ». La présente réflexion ambitionne analyser sous le prisme de la sociologie du développement avec la théorie du développement endogène comme référence, la contribution de nos pratiques culturelles traditionnelles à un développement endogène inclusif en prenant pour modèle l'apport de trois pratiques sacramentelles.

Mots clés : développement, rituel, socioculturel, sémiogénèse.

Abstract

The subtlety of the concept of development, which materializes in the absence of a consensual definition, also reflects the difficulties related to the problem of approaches to development, especially in Africa. This situation is all the more glaring as it translates into a less advanced state of development of a large part of the countries of the continent both economically and in terms of virtuous governance. This puts the question at the center of the concerns of several reflections. Thus, development specialists, while accepting it as an endogenous process of adaptation specific to each society, agree on its three constituent dimensions: economic, socio-cultural and political. However, the socio-cultural dimension which places man at the center of actions for change is neglected if not concealed when it is a question, according to the specialized dictionary of development, of "combining the mental and social changes of a community, to make it capable of to grow cumulatively and sustainably its real global product". contribution of three sacramental practices.

Keywords: development, ritual, socio-cultural, semiogenesis.

GLOSSAIRE

LANGUE LOCALE	FRANCAIS
Dilembu	Goûter le mil
Nabasga	L'ouverture de l'année
Nakoobo	La culture du chef

Introduction

Dans son processus d'évolution, chaque société se projette et s'analyse dans certaines composantes essentielles telles les savoir-faire, le patrimoine culturel, l'éducation et les sciences. Ainsi, ces éléments constitutifs de la culture en aidant à structurer la société deviennent les fondements du potentiel, des possibilités, du style et du contenu du développement économique et social. En effet, la culture à travers sa force créative et son potentiel d'innovation et d'adaptation, joue un rôle essentiel dans les processus de changement et de préparation de l'avenir. De ce fait, elle mérite pleinement une place au centre des stratégies et des processus de développement, comme élément associé aux politiques d'éducation, de santé, de protection de l'environnement, de l'aménagement du territoire ou du développement économique et social tout court. C'est ce qui nous amène à croire que la culture avec ses différentes dimensions peut constituer de la plus-value, au plan éthique et moral, mais aussi servir de base d'efficacité et d'efficacités en termes d'impact économique, social et culturel.

Malheureusement, en Afrique de façon générale et au Burkina en particulier, les arts et la culture peinent à être placés au centre de vraie stratégie « intégrante »¹ de développement, malgré l'énorme potentiel culturel.

Notre préoccupation à travers cette communication est de montrer que de certaines manifestations rituelles peuvent éclore un trésor de véritable stratégie de développement des collectivités, si l'on réussit un arrimage entre les aspects sociaux, physiques et économiques de la

¹ Par « stratégie intégrante », il convient d'entendre une stratégie portée par l'ensemble des membres d'un gouvernement et pas seulement par le Ministre de la Culture. Elle implique aussi que les autorités territoriales relèvent de la même politique. Cela étant dit, il convient aussi d'insister sur la nécessité de doter les pays africains de véritables politiques culturelles, capables d'« infrastructurer (les) cultures » (Joseph Ki-Zerbo) et d'impulser des politiques « culture-développement », notamment dans les secteurs éducatif, social et économique

création culturelle, de la créativité artistique et les visions de développement à la base.

Notre analyse s'appuie sur la sociologie du développement avec comme principale référence la théorie du développement endogène qui est basée sur l'idée de valorisation des ressources locales. Elle fait le raisonnement selon lequel le souci du développement interne amène à privilégier les approches issues des ressources locales en intégrant les aspects sociaux, culturels, techniques selon les réalités de chaque localité.

En effet, les différents plans de développement mis en place au Burkina Faso ont tous placé l'économie au centre du développement, convaincu que le sous-développement est corollaire du marasme économique. Pourtant, si l'on part du postulat que pour 'avoir' il faut au moins 'être' et que 'être', c'est avoir du sens » (Groupe μ 2011, p. 282), alors la question du développement devient moins l'affaire exclusive des sciences économiques qu'une préoccupation scientifique légitime des sciences de l'homme basée sur des valeurs humaines de référence accepter et partager par toute la communauté. Le développement devient alors une question de culture. Cela peut se comprendre de deux manières. En tant que vecteur, le développement indexe une marche vers, une trajectoire à définir puis à suivre. Ainsi, en enrichissant les capacités des individus et des groupes, l'on facilite leur participation à la valorisation des différentes ressources pour le développement. En tant que principe signifiant, il mérite que l'on s'interroge sur comment une communauté le perçoit et peut y participer.

Ainsi, la culture étant ce que nous sommes et ce qui façonne notre identité. Aucun développement ne peut être durable sans inclure la culture car elle est à la fois un catalyseur et un vecteur des dimensions économiques, sociales et environnementales du développement durable. Mais quelles sont les conditions d'existence et la stratégie de développement durable basée sur la culture ? Cette étude se propose d'apporter des réponses à ces questions. Pour ce faire, nous mettrons en rapport la culture et les défis sociétaux avant de présenter les constituants possibles de la culture comme stratégie de développement durable.

1. Cadre théorique et conceptuel

Etudier la culture comme un des éléments déterminants du développement d'une communauté suppose qu'elle soit considérée dans ses multiples dimensions identitaires, socioéconomique, évolutive et communicative. Dans cette dynamique, elle devient le socle identitaire de la société et l'individu la vit dans diverses formes d'expressions sous formes d'objets, d'œuvres, de créations culturelles, de manifestations et d'évènements que nous appelons dans le cadre de cette étude "biens et services culturels". Pour poser les bases de cette réflexion, nous elucidons certains concepts ainsi que la théorie d'analyse.

Nous retenons pour notre étude la définition de l'UNESCO (2001 :7) selon laquelle la culture est : « l'ensemble des traits distinctifs, spirituels et matériels, intellectuels et affectifs, qui caractérisent une société ou un groupe social. Elle englobe, outre les arts et les lettres, les modes de vie, les droits fondamentaux de l'être humain, les systèmes de valeurs, les traditions et les croyances. »

De la phase de construction de la pensée par les pionniers du concept de développement pendant laquelle croissance économique et développement étaient synonymes en passant par l'intégration des dimensions socioculturelle et humaine dans le développement jusqu'au développement durable, l'évolution du concept traduit la nécessité de prendre en compte trois aspects majeurs à savoir une idéologie, des objectifs et des moyens pour que les retombés bénéficient à l'ensemble des populations. Ainsi, le terme développement durable apparaît pour la première fois en 1980 dans la *Stratégie mondiale de la conservation* et se présente alors comme un nouveau modèle de développement qui allie efficacité économique, équité sociale et qualité environnementale. Concrètement, il met en lumière la nécessité de maintenir ou d'améliorer la qualité de l'environnement naturel, d'assurer la pérennité des ressources, de réduire les différences de niveau de vie des populations, de favoriser l'autosuffisance des communautés, et de permettre le transfert des connaissances ou des richesses entre générations. La présente étude se propose de répondre à la question quel développement durable pour les pays sous-développés ?

Parler de développement, ce n'est pas seulement prendre en compte le fait économique, mais également les mouvements sociaux qui se

forment dans un type de société donnée et dont les objectifs et les caractères poursuivent le mieux-être. La diversité de ces mouvements commande la multiplicité des voies d'accès à la croissance socioéconomique et culturelle. Ainsi, l'objet d'une sociologie du développement est d'expliquer comment une société peut se baser sur le passé pour construire un avenir dans la dynamique du développement.

Quant au développement endogène c'est une conception du développement basé sur les ressources disponibles localement, notamment les savoirs, les expériences, les cultures et le leadership local. Il prend en compte la manière dont les populations se sont organisées localement et ont appris à vivre dans leur environnement, avec l'ouverture nécessaire pour intégrer les connaissances et les pratiques extérieures. Le développement endogène vise à rendre les populations responsables de leur destin commun, de leur insertion dans des ensembles régionaux plus étendus, et des opportunités qu'elles offrent localement aux générations futures. Il s'oriente vers la réalisation progressive des droits humains, à travers cinq dimensions que sont la recherche, l'échange, l'expérimentation, la capacitation et la capitalisation.

Cette théorie critique la société de consommation des économies occidentales, remet en cause le développement basé sur la grande échelle. En effet, les populations ressentent les effets négatifs engendrés par les modèles classiques de développement à savoir la dépendance, le manque de contrepartie, l'écroulement des ressources locales, la dégradation de l'environnement, la spécialisation dans des fonctions et des secteurs subordonnés ou régressifs. La théorie du développement endogène peut s'appliquer aux pays du tiers monde même si cela n'est pas le cas pour les pays industrialisés. C'est en ce sens qu'il est moins une théorie d'économie régionale qu'une nouvelle politique de développement basée sur le territorial. On parle donc de l'apparition du développement « from below » (partant du bas), par opposition au développement fonctionnel « up-down » qui fondait les pratiques antérieures. Elle porte un doigt accusateur aux principes fondés sur la rentabilité d'agents indépendants et sur le quantitatif qui n'assure aucune considération des aspects territoriaux, bafoue les valeurs locales, communautaires et culturelles. Un développement qui fait fi de la dégradation à la destruction totale des ressources intrinsèques doit être

bannie au profit d'une gestion réfléchie des richesses locales qui ne peut venir que de la communauté locale elle-même.

Notre étude en plaçant cette théorie au centre de nos travaux, se base sur le fait que la théorie autocentrée ne se décrète pas du dehors et doit être le fruit de la participation active de l'ensemble de la population, condition sine qua non à toute politique de développement. On y trouve également dans les fondements du développement endogène l'idée de valorisation des ressources locales, issue du raisonnement selon lequel le souci du développement interne de la région amène à privilégier les filières issues de ressources locales ou de l'usage des traditions locales. Il promeut un développement global intégrant les aspects sociaux, culturels, techniques, agricoles et industriels et limitant l'exploitation massive des ressources naturelles. De même, les progrès technologiques ne reposent plus sur des transferts de l'extérieur, mais sur un processus de Learning local. La créativité étant toujours enracinée dans l'expérience et la tradition.

Enfin, soulignons que le développement endogène, c'est aussi la variété qui s'oppose à l'uniformité : variété des cultures, des statuts sociaux, des techniques, des goûts, des besoins et donc des produits. Bref, c'est le développement qui s'appuie sur les aspects intrinsèques de la zone considérée à savoir, les particularités d'ordre culturel, traditionnel, donc identitaire comme le soulignait Léopold Sédar Senghor (1998 : 20) : « j'ai toujours pensé que l'homme, c'est-à-dire la culture, était au commencement et à la fin du développement. » Alors nous postulons que les rituels traditionnels de **dilembou**, **nabasga** et **nakoobo** peuvent être des points de départ d'un développement à base communautaire.

Ces trois rituels originellement conçus par les communautés traditionnelles comme rites de prémices, connaissent aujourd'hui de profondes transformations qui nous autorisent à penser qu'un esprit d'innovation peut permettre d'en faire des modèles de développement endogène. Au paravent, en quoi consiste lesdits rituels ?

D'entrée de jeu précisons que ces rituels célèbrent dans des communautés différentes mais avec un même contexte la fin des récoltes avec un objectif commun, marquer la nouvelle année traditionnelle par l'offrande des prémices aux ancêtres et divinités. Notons que **dilembu** en **gulmancema** renvoie à " goûter le mil"

tandis que **Nabasga** désigne le **basga** du **Naaba** ou l'ouverture de l'année par le chef et **nakobo** "la culture du chef". Ainsi, sous des dénominations différentes, ces rituels désignent la même réalité de fête coutumière des récoltes marquant le nouvel an traditionnel.

Du point de vue déroulement, ils partagent deux aspects communs que sont la partie essentielle qui est culturelle et celle de manifestation en rapport avec les symboles culturels et les réjouissances.

La première partie comporte des rites organisés autour de cette célébration traditionnelle qui vont des rites de travaux champêtres à ceux d'après les récoltes. En effet, le début des travaux champêtres sont marqués par le rituel du contrat qui permet au chef traditionnel sous la houlette de son chef coutumier attitré de faire des offrandes aux ancêtres et aux forces de la nature de son ressort territorial, pour sceller le contrat de bon déroulement desdits travaux, solliciter leur protection et assistance pour la santé et la bonne pluviométrie. Pour la date du rituel, chaque communauté sollicite l'apport des éclaireurs pour déterminer les conditions propices. Le rituel qui a lieu en présence des responsables de concessions et familles est adressé aux puissances spirituelles protectrices du territoire du chef traditionnel. C'est après cet acte que les familles sont autorisées à honorer les leurs. Cette phase des rituels du contrat est marquée par une certaine forme d'ascèse, de vœux et d'engagements marquant début officiel de la saison des cultures.

La seconde partie sur laquelle porte notre étude est la cérémonie des prémices marquant la nouvelle année traditionnelle avec des rites allant du paiement de la "dette" au renouvellement des engagements du chef traditionnel. La première phase des rites est une réponse à celle de début des cultures et se déroule loin des regards de la population et s'étale souvent sur plusieurs jours en respectant la hiérarchie des puissances spirituelles. Elle consiste à honorer les engagements d'abord à l'échelle du territoire et ensuite au niveau familial et à avoir l'autorisation pour consommer les nouvelles récoltes.

La dernière étape est celle des manifestations publiques autour des messages du monarque. Dans les trois cas étudiés, cette phase est organisée sous forme de festival local avec une rue marchande, un air de spectacle avec des activités sportives ponctuées par trois sorties solennelles du chef, clous de la manifestation culturelle. Les sorties sont

des moments de communion avec tous les participants à cette manifestation.

De façon unanime dans les trois communautés de notre étude, il ressort que lors de la première sortie, le chef est habillé d'une toge rouge, un sabre à la main. La couleur rouge renvoie à la guerre car il doit être capable d'aller au front pour défendre son peuple. A sa deuxième sortie, il est cette fois-ci habillé en blanc. C'est le signe de la pureté, de la lumière et de la paix. Des valeurs que le chef doit incarner sous son règne pour une bonne gouvernance dans sa communauté. Cette couleur signifie aussi que le roi doit être un guide qui trace la voie à suivre par ses sujets. A sa dernière sortie, il porte toge multicolore. C'est pour montrer que l'ensemble des couleurs font la beauté de la vie et traduit la diversité culturelle au sein de la société et les richesses de ce vivier que constitue son ressort territorial. C'est ainsi vêtu qu'il adresse son message à ses sujets et reçoit les salutations.

Notons que certaines communautés ont intégré aux sorties des passages allant d'un parcours à cheval pour un bain de foule à l'offrande de laalebassée d'eau fraîche en passant par les sept coups de fusils traditionnels. Du reste, le fond traditionnel est le même et les nuages témoignent de la vivacité des cultures. Ce sont ces rituels sommairement décrits qui serviront de fond de trame à notre analyse pour poser la culture comme vecteur du développement endogène.

2. Culture comme vecteur du développement

Les pratiques rituelles de prémices de récolte à événements festifs que nous venons de présenter sont des activités coutumières qui structurent la vie des communautés concernées avec un grand attachement et une participation des membres comme signe d'affirmation identitaire. Elles sont étroitement liées à la vision du monde desdites communautés, à leur perception de leur histoire et de leur mémoire. Ainsi, la culture réside dans les savoir-faire, les arts, le patrimoine culturel, l'éducation et les sciences, et à travers ces éléments, chaque société se comprend, se projette et s'analyse pour évoluer. De ce fait, en sous-tendant la manière dont chaque communauté se structure, elle détermine son potentiel, ses possibilités, et devient source du style et du contenu du développement économique et socioculturel. Par sa force créative, son potentiel d'innovation, ainsi que son rôle

essentiel dans les processus de changement et de préparation de l'avenir, elle constitue sur le plan éthique et moral une valeur ajoutée dont les bénéfices en termes d'efficacité et d'efficience peuvent entraîner un impact économique, social et culturel.

Les pratiques culturelles présentées comportent des valeurs inhérentes qui, une fois valoriser et consolider aux niveaux individuel et collectif peuvent participer à l'épanouissement personnel, au développement humain intégral, à la cohésion sociale, tout en générant une série d'activités, marchandes, susceptibles de se structurer et de se développer comme secteurs d'activité à part entière.

Comme ressource économique, le potentiel économique est lié aux aspects comme la rue marchande, l'espace de spectacle, les activités sportives. Ces volets peuvent être développés et consolidés s'ils sont formalisés sous la conduite de l'autorité de la collectivité. Ainsi, ils pourront avoir une contribution directe et indirecte à l'activité économique et au développement matériel, ainsi que par leur potentiel en termes de développement économique. Comme impact indirect précisons qu'il existe une corrélation entre le niveau culturel des individus et leur capacité à s'adapter et s'intégrer dans un environnement économique plus exigeant et diversifié. A ce titre, en relevant le niveau culturel par la formalisation des activités culturelles, les individus se trouveront dans l'obligation de créer de nouvelles activités économiques génératrices de croissance et à s'adapter aux évolutions rapides de la société, en particulier, au niveau économique. Cela facilite le passage d'une économie de subsistance à faible revenu vers une économie à plus forte valeur ajoutée car mieux les citoyens connaissant la valeur des activités menées, plus ils pourront nouer des partenariats d'échanges fructueux.

Aussi pourrait-on favoriser l'amélioration de la position et de la compétitivité de la localité pour attirer plus de touristes et des investissements. Dans la dynamique du développement endogène, une vraie industrie culturelle peut être mise en place sur la base de l'actionnariat des fils et filles de la localité comme clé de l'identité et contribution patriotique à l'émergence locale. Ces atouts pourront être générateurs de revenus et créateurs d'emplois. Ici, nous faisons appel à l'idée du financement d'une industrie culturelle par l'actionnariat publique qui peut être un tremplin pour la mobilisation de ressources internes. Cela aura également l'avantage d'impliquer les acteurs locaux

aussi bien à la gouvernance locale qu'à la participation au développement de leurs collectivités.

Ces manifestations culturelles seront des facteurs de développement social et humain dans la mesure où elles sont un puissant lien identitaire. Si les acteurs du pouvoir traditionnel et ceux de la collectivité unissent leurs efforts en appel, cela peut renforcer la conscience d'appartenance à une même culture source d'intégration et d'unité favorisant la participation des individus à une même dynamique culturelle de développement. Ces efforts de renforcement de l'identité des individus vont permettre d'assurer la cohésion sociale et mieux faire face aux influences d'une économie globalisée et promouvoir la stabilisation sociale à travers l'amélioration des conditions de vie des communautés. Au stade actuel de ces manifestations, l'accent est plus mis sur la ritualisation qui est l'apanage des autorités traditionnelles pendant que ces activités culturelles peuvent être portées à la fois par les autorités de la collectivité et celles coutumières et travaillant à arrimer l'ancrage culturel sur le fondement du développement local par les efforts des acteurs à la base. Ainsi, avec l'appropriation de ces manifestations socioculturelles par tous les acteurs, on peut assister à une promotion d'une forme spécifique de développement qu'une saine stimulation à travers des prix par la structure centrale peut booster.

En somme, nous fondons notre conviction sur le fait que de véritables politiques culturelles qui favoriseront une prise en main de ces dernières par les collectivités sont des atouts majeurs car comme le précise l'UNESCO (1982 : 4) :

La culture donne à l'homme la capacité de réflexion sur lui-même. C'est elle qui fait de nous des êtres spécifiquement humains, rationnels, critiques et éthiquement engagés. C'est par elle que nous discernons des valeurs et effectuons des choix. C'est par elle que l'homme s'exprime, prend conscience de lui-même, se reconnaît comme un projet inachevé, remet en question ses propres réalisations, recherche inlassablement de nouvelles significations et crée des œuvres qui le transcendent. La culture constitue une dimension fondamentale du processus de développement et contribue à renforcer l'indépendance, la souveraineté et l'identité des nations. La croissance a souvent été conçue en termes quantitatifs, sans que soit prise en compte sa nécessaire dimension qualitative, c'est-à-dire la satisfaction

des aspirations spirituelles et culturelles de l'être humain. Le développement authentique a pour but le bien-être et la satisfaction constante de tous et de chacun. Il est indispensable d'humaniser le développement, qui doit avoir pour finalité ultime la personne, considérée dans sa dignité individuelle et sa responsabilité sociale. Le développement suppose que chaque individu et chaque peuple aient la possibilité de s'informer, d'apprendre et de communiquer son expérience.

Autrement dit, avec cette politique culturelle, les populations seront amenées à approfondir la réflexion aussi bien individuellement que collectivement sur le développement de leur localité. Ce qui aura pour conséquence de les rapprocher, mieux de les engager à trouver ensemble et sur place des solutions aux difficultés de développement et du vivre ensemble. Ainsi par cette action, chaque manifestation culturelle deviendra une opportunité de promotion économique, de mobilisation sociale et humaine autour de certaines valeurs partagées et facteur de paix et de développement endogène.

3. Les festivals comme moteurs du développement endogène

L'expérience du Festival Panafricain du Cinéma de Ouagadougou (FESPACO) depuis plus d'une cinquantaine d'années, mérite une duplication avec pour territoire la collectivité et pour centre d'activité les manifestations culturelles comme celles liées aux prémices. En effet, avec les résultats appréciables, forces et la capitalisation des acquis de ce festival, une politique culturelle basée sur le festival comme levier de développement peut être envisagé surtout que les festivals sont légion dans le fond culturel des collectivités du Burkina². En prenant pour activité phare les manifestations socioculturelles des collectivités, une politique culturelle peut faciliter des expériences diverses en favorisant la réflexion et la pensée autonome, en aidant à poser les défis et en cherchant à communiquer, réunissent, plus que d'autres domaines, les fonctions créatives, inventives et novatrices, au centre de toute stratégie de développement. C'est ce qu'Alpha Oumar Konaré, ancien Président du Mali, proposait en matière culturelle à savoir préconiser et privilégier la mise en place d'actions conduites en profondeur sur les populations à

² L'annuaire statistique 2019 de l'Institut National de la Statistique et de la Démographie, répertorie, vingt-un(21) musée de la culture

la base. Pour Joseph Ki-Zerbo (1990 : 45), « Développer, c'est se développer » en multipliant ses possibilités de choix libérateurs. Ainsi, chaque collectivité avec ses festivals peut permettre à travers les participations des populations de renforcer la coresponsabilité dans le processus de développement local.

Ainsi, ces manifestations rituelles par le génie de l'innovation redeviendront fondamentalement la source de toute capacité et identité aussi bien individuelle que collective. Elles pourront être par ailleurs, les occasions de transformations plurielles et comme la culture est facteur de tous les liens, solidarité « traditionnelle » ou consciences politiques repensées, ces rituels traditionnels pourront accéder au registre de systèmes vivants, se nourrissant d'échanges et de dialogues. C'est en ce sens qu'on pourra parler d'un changement de paradigme de développement avec pour réceptacle les festivals.

En somme, en plaçant la population au centre du développement local, on apportera à chaque individu le soutien nécessaire pour l'aider à bâtir, entretenir, contrôler et réformer continuellement les institutions et facteurs de développement dont il a besoin. Tout homme, aussi démuné soit-il, a quelque chose à donner. Toute culture, aussi « petite » soit-elle, peut nous enrichir. La culture est ici développement et connexion de capacités. De telles réformes permettront au droit humain de prendre sa place réelle dans la pratique quotidienne en devenant une relation à instaurer, un droit/liberté/responsabilité de participer à une relation digne.

Conclusion

La vie culturelle en Afrique en général et au Burkina Faso en particulier est rayonnante avec des manifestations et pratiques diverses dont les rites coutumiers des récoltes du **dilembu**, du **nabasga** et du **nakobo**, objets de notre présente étude. Notre postulat de départ considérait ces pratiques culturelles comme base de développement durable locale car elles sont source de diversité culturelle, de dialogue des pratiques artistiques et culturelles, de mobilisation de toutes les richesses immatérielles qui sont essentielles à la construction de l'humain en tant qu'outils de connaissance et de relation.

Aussi avons-nous envisagé la création et l'innovation culturelles comme des éléments au cœur du développement durable et qui méritent d'être

considéré comme un nouveau projet de société dans la dynamique d'une stratégie endogène de développement. Cette stratégie qui a besoin d'une réelle volonté politique peut faire de ces manifestations culturelles, des festivals locaux qui seront la trame d'une nouvelle étape pour l'organisation des activités humaines, une « règle du jeu » qui mettra l'économie au service du développement social et de la lutte contre la pauvreté et les inégalités, tout en exploitant au maximum les ressources locales.

Ce défi de l'innovation des richesses artistique et culturelle au niveau local pourra être à la fois un des piliers du développement personnel et collectif des populations et du développement du secteur culturel. Par ricochet, il peut aussi donner des impulsions au développement économique, social et politique des collectivités, en devenant un moteur de la transformation structurelle. Ce challenge du développement culturel et du capital social permettra de promouvoir le développement des capacités des individus et des groupes et leur participation au changement social. Les "bonnes pratiques" du FESPACO seront ainsi décentraliser en facilitant la valorisation des autres ressources pour le développement. Nous avons la certitude que si l'institutionnalisation des festivals locaux bénéficie d'une volonté politique de développement endogène, à partir des textes et stratégies existants, peuvent être tracés et définis des chantiers concrets, en y associant pleinement chaque communauté à la base, pour transformer tous ces « trésors cachés » en modernités culturelles et en leviers de développement opérationnel.

Références bibliographiques

Africultures n. 69 (2007) : *les cultures africaines sont-elles à vendre ? Richesses artistiques et développement économique*, Paris.

Appadurai Arjun (2001) : *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Payot.

Beauchamp Claude (1997) : *démocratie, culture et développement en Afrique Noire*, Harmattan Inc., Québec.

Senghor Léopold Sédar : *Ce que je crois : négritude, francité et civilisation de l'universel*, 1998, Editions Grasset

Déclaration de Mexico sur les politiques culturelles, UNESCO, Conférence mondiale sur les politiques culturelles, Ciudad de Mexico, 26 juillet - 6 août 1982.

<http://www.sudplanete.net> notamment avec sa base de données interactive de la création culturelle dans les pays du Sud et son agenda des festivals, salons et grands événements culturels www.um.dk/ pour la Stratégie danoise sur « Culture et Développement » <http://unctad.org/creative-economy> pour le Rapport sur l'économie créative www.unesco.org/culture/fr voir, notamment, pour l'Alliance globale pour la diversité culturelle